

lexique). Ensuite, elle dédie une centaine de pages au commentaire proprement dit ('Inhaltliche Komplexe der Texterklärung') en suivant le système des *artes*, c'est-à-dire la *grammatica* qui concerne *realia*, histoire et mythologie, *rhetorica/ dialectica*, les matières du *quadrivium* et la philosophie/ *sancta doctrina*. Notker ne continue pas seulement l'*interpretatio christiana* de l'œuvre de Boèce (p. 225), mais est aussi à la hauteur du savoir et des recherches de son temps. – Une étude approfondie des sources de Notker serait très souhaitable (cf. p. 102sq.). – Toutes les citations en latin et en ancien haut allemand sont traduites en allemand.

Sur ce fond, l'auteur analyse la démarche de Notker pour faire comprendre III.IX *O qui perpetua*. Puisqu'il n'existe pas encore d'édition complète des deux commentaires principaux sur la *CP* utilisés par Notker (cf. p. 97sq.; 130), l'*Anonymus Sangallensis* et le commentaire de Remi, Hehle transcrit en appendice (3) les passages qui concernent *O qui perpetua*: les gloses de l'*Anonymus Sangallensis* d'après Naples BN IV G 68, les deux versions du commentaire continu de l'*Anonymus Sangallensis* d'après Einsiedeln 179 (cf. tab. 2, 3 et 4) et le commentaire de Remi d'après ce même manuscrit.

L'Appendix 2 fournit une liste des citations bibliques de Notker. Les trente pages de bibliographie témoignent de l'envergure de l'étude. Le plus important des index soigneusement élaborés est dans notre perspective celui des noms en grec, latin, ancien haut allemand et haut allemand moderne.

Notker nous a donc laissé une interprétation complète de la *CP* de Boèce, une «Werkinterpretation»; sa science et son génie en ont fait une œuvre scientifique proprement dite qui est, en plus, d'un haut niveau littéraire.

München

Mechthild PÖRNBACHER

D. HOWLETT, *Caledonian Craftmanship: the Scottish Latin Tradition*, Dublin, Four Courts Press, 2000.

D. Howlett, qui a déjà donné plusieurs contributions importantes à la connaissance du latin médiéval dans les îles britanniques (cf p. ex. *ALMA* t. 57, 1999, p. 364-366), livre ici une anthologie commentée des plus anciens textes latins du royaume d'Ecosse. Trente documents brefs sont ainsi présentés, édités et (très bien) traduits en anglais, au fil d'un classement par genres (liturgie, chartes, poésie, histoire, hagiographie, actes épiscopaux, théologie). Ils sont d'une extrême diversité, d'une banale confirmation de donation à une réflexion spirituelle complexe, d'une classique vie de saint à un ambitieux schéma historiographique. La langue présente quelques particularités: dans le premier fragment, on notera les curieuses graphies «hiruphin et zaraphin»

(pour « cherubim et seraphim »), et on relèvera aussi des accusatifs ayant valeur d'ablatifs absolus (« bellum autem factum... », p. 53 l. 30).

Aucune introduction ne met en perspective les pièces du dossier, puisque l'auteur a choisi de placer en « épilogue » ce que la plupart des historiens considéreraient comme de nécessaires prolégomènes. L'effet est un peu curieux, d'autant que l'annotation de caractère strictement informatif est rare. On ne peut de toute façon qu'être frappé par le caractère très tardif de ces débuts littéraires, rien dans le volume n'étant antérieur au XI^e siècle — on retiendra à ce propos l'hypothèse d'une destruction de témoins plus anciens lors des incursions vikings. Pas davantage de grands noms, à la notable exception d'Adam le Chartreux, dont sont publiés deux extraits du *De tripartito tabernaculo*.

Rien d'étonnant à ce que D. Howlett se soit intéressé à un tel traité. Il apparaît en effet très vite que tout l'effort du compilateur vise à mettre en évidence le rôle des élaborations arithmétiques dans la rédaction des textes écossais. Il compte les paragraphes, les lignes, les mots, les lettres, et ne rentre jamais bredouille de ces excursions mathématiques. Dans une chronique, un règne de 14 ans sera évoqué en 14 syllabes, tandis que 34 ans donneront lieu à 34 lettres ou espaces (notons ici une fois pour toutes que pour D. Howlett, la notion d'espace entre les mots fonctionne de la même manière au XI^e et au XXI^e siècle, ce qui pour le moins appelle confirmation). Le 33^e mot d'une prière sera « Jesus ». Dans une charte du roi Duncan, une unité signifiante du texte sera composée de 97 lettres ou espaces, sachant que la valeur numérique de « Dunecanus » est 97 — ce qui rejoint les explications données dans un ouvrage précédent du même auteur, *Sealed from within : self-authenticating insular charters* (1999). Il se pourrait même que l'on ait des dates incluses : un poème de 1112 lettres ou espaces pourrait bien dater de 1112, et ainsi de suite. De façon plus solide, le récit d'un événement remontant à 444 nécessite 44 phrases, dont la dernière de 44 lettres : c'est dire que les structures en 4, et en $4 \times 3 = 12$, sont légion. Il en va de même, comme on pouvait s'y attendre, des structures en 7. Plusieurs textes historiques se composent de 777 mots, ce qui ne peut qu'être accepté comme un fort indice de relations entre ces documents. On a même de savantes constructions en 11 : un poème qui cite 11 fois son objet principal est fait de deux ensembles de 11 vers séparés par un vers de 11 syllabes... L'habileté, la virtuosité plutôt, des auteurs écossais ne fait aucun doute, et on le vérifie encore dans les très subtiles symétries de mots et de sens clairement relevées et mises en valeur dans l'anthologie.

Personne ne songe à nier que ces procédés soient importants, révélateurs, et bien dignes d'être pris en compte : *ratio numeri contemnenda non est*. On peut cependant se demander si l'auteur ne s'en occupe pas de façon trop exclusive, au détriment de tous les autres artifices possibles de la rhétorique. Car, s'il est des occurrences où la recherche est indéniable, il en est d'autres où l'esprit cartésien ne peut s'empêcher de résister. Le prologue d'un texte compte 276 mots. 276, c'est le nombre de jours qui séparent l'Annonciation

et Noël. Or, la conception du saint dont il est question a été hors du commun, comme a été extraordinaire la conception virginale. Donc ces 276 mots impliquent une comparaison spirituelle... On voudrait être sûr que l'auteur de la *Vita* ne serait pas le premier surpris de cette révélation. Et lorsque D. Howlett édite un texte où « sept » est écrit 7 fois, avec entre chaque apparition de « sept » des groupes de mots et de lettres tous multiples de 7, s'est-il aperçu qu'il s'agissait du... septième texte de son recueil ? Pourtant, ce constat n'a aucun sens. Il arrive même que la clef des nombres refuse de fonctionner : « in ipso die Ciricii » fait bien un total de seize lettres (plus question d'espaces, cette fois...). Mais on ne peut rien conclure du fait que la S. Ciricius tombe le 16 juin, car « 16 juin » ne voulait pas dire grand chose pour un clerc du XII^e siècle, qui utilisait le vieux système calendaire romain. Dans ce cas précis, l'auteur a de la chance, car son explication se justifie aussi pour « XVI Kal. Jul. ». Reste que dans d'autres cas, le commentaire perd sa validité. Tout décevant que soit le point de vue ici suggéré, il a l'avantage d'épargner à l'historien le péril d'un système trop rigide, qui l'assimilerait vite à ces « cacciatori di estetica farfalle » justement dénoncés par Bruno Nardi à propos des études dantesques (*Dal Convivio alla Commedia*, Rome 1960, p. 126).

Peut-être cette légère distance mettra-t-elle en avant un autre intérêt de certains passages de l'anthologie, relatifs à l'histoire de l'Ecosse telle que les médiévaux la voyaient. On pense surtout ici au *De situ Albanie*, au *De origine antiquorum Pictorum* et à la *Chronique des rois d'Alba*. Du premier de ces traités, D. Howlett note à fort juste titre que « one may admire a perfectly finished work of mytho-historical topography, conceived and executed as a coherent prolegomenon to a tradition of scottish historiography that is in its own terms faultless » (p. 39). Et les textes suivants fournissent d'excellents exemples de cette tradition épique (« Drust filius Erp .c. annis regnavit et .c. bella peregit », p. 45), profondément nourrie de mémoire biblique comme de culture classique. La place de l'étymologie de filiation isidorienne y est grande ; dans le *De origine*, le nom de « Pict » est attribué « a picto corpore », « Scot » vient des Scythes, ou bien de Scotta, fille de Pharaon, et « Alba » se dit à cause de cheveux blancs comme neige. Dans la *Chronique*, Edinburgh est même traduit, avec une audacieuse littéralité, « oppidum Eden » (p. 54)... Tout un imaginaire des origines se construit ainsi, à peu près au moment où, sur le continent, Benoît de Sainte-Maure rédige le *Roman de Troie*.